

Étrennes: d'où vient cette coutume du nouvel an?

Par Marie-Aude Bonniel

Publié le 29/12/2017 à 18:06, mis à jour le 26/07/2021 à 17:36

<https://www.lefigaro.fr/histoire/archives/2017/12/29/26010-20171229ARTFIG00200-etrennes-et-nouvel-an-d-o-vient-cette-coutume.php>

Il y a celles de la gardienne, des pompiers, le petit billet pour les enfants... À Rome, nos ancêtres latins offraient de la verveine... La tradition des étrennes du Jour de l'an se perd un peu, pourtant cette coutume est bien ancrée. Retour sur l'histoire des étrennes racontée dans Le Figaro en 1906.

Sempiternelle question à la fin de l'année: doit-on offrir des étrennes? Ces petites attentions offertes lors de la nouvelle année, sous forme de pièces aujourd'hui ne sont certes pas obligatoires, mais souvent l'occasion de remercier pour des petits services ou simplement pour faire plaisir: «l'idée est aimable d'inaugurer l'année par un geste de courtoisie, par un échange de bons procédés» note Le Figaro.

Cette coutume qui remonte loin dans le passé, a subi des «pressions» voire des interdictions. L'Église, puis la Révolution ont bien tenté de les interdire, mais en vain. Après avoir retracé l'histoire de cette pratique de la Saint-Sylvestre, le journaliste du Figaro se demande si «la coutume a des chances de durer dans l'avenir encore très longtemps. Il est difficile de le décider catégoriquement; cependant, je crois que oui...».

En partenariat avec [RetroNews](#), le site de presse de la BNF

Article paru dans [Le Figaro du 29 décembre 1906](#)

Les étrennes

La gentille coutume des étrennes nous vient, s'il vous plaît, des Romains. C'est une tradition vénérable et à l'occasion de laquelle vous pourrez, mardi prochain, célébrer ou maudire les ancêtres latins, les célébrer ou les maudire selon que votre âge vous destine à recevoir ou à donner les gracieux cadeaux du nouvel an. D'une manière comme de l'autre, autant vaut, d'ailleurs, laisser tranquille la mémoire des fort anciens personnages qui, par l'échange de leurs aménités, ne savaient pas qu'ils engageaient les si lointains descendants que nous sommes!...

Quoi qu'il en soit, le mot d'étrennes lui-même tire du latin son étymologie. On raconte qu'il y avait, aux portes de Rome, un bois sacré de la déesse Strenia où l'on allait cueillir de la verveine. D'ailleurs, cette déesse Strenia, nous ne la connaissons guère; et peut-être ne la connaissons-nous pas du tout si les nécessités de l'étymologie n'avaient point uni sa destinée à celle du mot d'étrennes. Qu'importe? Il convient que les dieux survivent à leur culte et même à leur facile intelligence. Il convient que les dieux survivent aussi longtemps

que possible. Et bénie soit cette étymologie à la faveur de laquelle dure au-delà de toute vraisemblance le nom mystérieux de l'hypothétique déesse Strenia!...

Si même Strenia n'exista guère- je veux dire: n'exista seulement que dans la pensée des ancêtres romains, - honorons cependant cette pieuse étymologie qui aura inventé une personne divine. Il faut des dieux: qui en crée mérite la gratitude de l'humanité. Et, parmi les personnes divines, Strenia est sans doute l'une des moins exigeantes. Si elle est la déesse des étrennes qu'on donne, elle est aussi celle des étrennes que l'on reçoit. Et ceci compense cela!...

Donc, au premier jour de l'année, les Romains allaient au bois sacré de Strenia cueillir la verveine comme on va chez nous au bois de Bagneux cueillir la fraise- mais plus sérieusement. Cette verveine, qu'ils cueillaient ainsi, ils ne la destinaient pas à de futiles bien-aimées, non, mais aux magistrats de la cité. C'est aux magistrats que l'on souhaitait, avec de la verveine, la bonne année. On leur en portait des rameaux. Cela est raconté par Symmachus et doit être vrai; ou bien alors en qui mettrions-nous notre confiance, si un tel Symmachus était capable de nous tromper?...

Du reste, la prudence des Romains est justement célèbre; et c'est le fait de gens prudents, que d'apaiser les magistrats par des cadeaux. En divers pays, cette pratique est réprouvée par les lois. Rien à faire. Mais, au moins, quand les lois le permettent, il est tout naturel que les gens songent à se concilier le haut de la hiérarchie sociale. C'est ce que firent les Romains on ne pouvait moins attendre de leur claire vision des réalités quotidiennes.

Et n'oublions pas de louer ces magistrats quasi désintéressés. Une certaine modicité du pot-de-vin témoigne d'une intégrité presque parfaite; et, si les magistrats, en tous pays et même chez nous, s'étaient toujours contentés de brins de verveine, de nombreux scandales nous auraient été épargnés, la dignité de la magistrature n'en reluirait que mieux.

Un brin de verveine est une jolie chose, gracieuse et bien odorante. Mais, surtout, c'est un symbole; les magistrats de Rome l'entendirent ainsi et pas un d'eux ne s'écria comme Calchas dans une Belle Hélène qui traite légèrement l'antiquité «Trop de fleurs, trop de fleurs!».

Cependant, et quoi qu'il nous en coûte, quoi qu'il en coûte à la renommée de nos origines latines, disons toute la vérité. Ce n'est qu'aux premiers temps de Rome que la verveine suffit aux présents de nouvel an. Oui, sous le règne de Tattius Sabinus, qui, dit-on, vit le commencement de cette coutume, ce fut ainsi. Puis, il sembla qu'on pourrait avantageusement varier un peu le cadeau. La verveine tomba en désuétude. Elle fut remplacée par le miel, les dattes et les figues.

C'est déjà plus substantiel!... Et c'est encore symbolique. De bons auteurs sont là pour affirmer qu'offrir, en fait d'étrennes, à des magistrats des figues, des dattes ou du miel c'est leur souhaiter une grande douceur de vie. Un peu fades peut-être, les dattes et les figues échappent en tout cas au reproche d'aigreur ou d'amertume. Quant au miel, son éloge, à cet égard, n'est plus à faire. Les poètes le prennent comme synonyme de douceur, et ils l'opposent à l'absinthe qui est, pour eux, le synonyme d'amertume. Honneur aux magistrats

de Rome qui se laissèrent gorger de pots de miel à chaque renouvellement de l'année sans réclamer jamais une amphore de la verte et perfide liqueur!...

Ensuite, avec le progrès comme on dit- avec le progrès des mœurs et des élégances on en vint à songer que figues, dattes et miel même ne font pas le bonheur; et l'on se mit à donner pour étrennes aux magistrats des médailles, des monnaies, de l'argent, de bel argent bien trébuchant, avec quoi l'on peut s'acheter du miel, des dattes, des figues, voire des rameaux de verveine, ou autre chose chacun selon ses goûts.

Tout cela, c'était sous les rois ou la république. La coutume dura sous l'empire. Et, alors, comme l'Empereur réunissait en sa main toutes les magistratures, il reçut toutes les étrennes. Le peuple venait, en foule compacte, lui souhaiter la bonne année et lui offrir les menus cadeaux que la courtoisie recommande de la monnaie principalement.

Tibère n'avait point un caractère agréable. Il détesta cette cérémonie qui le mettait en contact trop direct avec son peuple. Tous les ans, un peu avant la fin du dernier mois, il s'absentait, sous un prétexte ou sous un autre, ou bien sans prétexte du tout. Il s'absentait, faisait un court voyage et ne revenait qu'après l'écoulement des jours d'étrennes. Et même il faut croire que cette obligation de voyager tous les ans à date fixe lui déplut, car il diminua de son mieux l'inconvénient. Il n'osa pas supprimer les étrennes elles étaient d'un usage courant et populaire; mais il les limita au premier jour de l'année et les interdit pour le lendemain déjà. De cette manière, il lui suffisait d'être hors de Rome pendant vingt-quatre heures pour éviter la corvée.

On serait, de prime abord, tenté de louer un potentat si désintéressé qu'il refuse les étrennes de son peuple. Mais, à vrai dire, il ne faut jamais se hâter de louer Tibère: le gaillard avait bien d'autres moyens de se procurer l'argent qu'il désirait. Par exemple, il faisait mettre à mort les personnages opulents dont l'héritage lui semblait souhaitable. Ce n'était pas un sceptique.

Caligula, qui vint après, n'en était pas un non plus. Il regretta la désuétude où son prédécesseur avait laissé tomber une tradition profitable et, bref, il redemanda des étrennes. Il en eut. On n'aimait point à lui déplaire.

En notre pays, la coutume des étrennes peut même être considérée comme antérieure à la conquête romaine. Les Celtes avaient quelque chose d'analogue à la verveine de la déesse Strenia: c'était le gui. Aucun de mes lecteurs n'ignore la prédilection qu'avaient les druides pour ce végétal parasite. Ils le coupaient et le recueillaient comme l'on sait...

Les druides cueillent le gui à l'occasion du nouvel an, illustration extraite du journal «Le Pèlerin» en 1922. Rue des Archives/©Rue des Archives/RDA

Il est resté de cet usage fort ancien au moins une locution qu'on entend aujourd'hui encore en certaines provinces telles que la Guyenne, la Picardie ou la Bretagne. «Au gui l'an neuf!» est un cri que poussent comme leurs aïeux immémoriaux mille jeunes gens oublieux de la signification de ces mots et qui, sans le savoir, réclament pour la nouveauté de l'année la cueillette du gui.

Le christianisme voulait implanter ses fêtes; il devait pour cela supprimer les fêtes païennes. Le christianisme prétendit en ses commencements, réagir contre la coutume des étrennes. Défense fut faite, sous peine d'encourir les châtimens ecclésiastiques, de célébrer par danses, mascarades et cadeaux, une date héritée des païens. Cela se conçoit. Le christianisme voulait implanter ses fêtes; il devait pour cela supprimer les fêtes païennes. Il les supprima presque toutes, mais pas les étrennes !...

Celles-ci durèrent, en dépit de tout. L'année commençait alors à Pâques, il en fut ainsi jusqu'au milieu du seizième siècle; eh bien! à Pâques, tous les ans, on se fit de petits cadeaux, et des souhaits pour les cadeaux plus beaux encore et précieux que seule dispense la bienveillante Destinée.

Sous le règne de Louis XIV, le luxe des étrennes fut excellent et, quelquefois, ingénieux au possible.

Sous le règne de Louis XIV, le luxe des étrennes fut excellent et, quelquefois, ingénieux au possible.

En 1665, Mme de Thianges fit fabriquer pour le duc du Maine ceci: une chambre, toute dorée, grande comme une table. On y voyait une poupée de cire qui, assise sur un fauteuil, présentait la parfaite ressemblance du duc du Maine. Auprès de cette poupée, d'autres figuraient le mieux du monde M. de La Rochefoucauld, M. de Marcillac, Bossuet et, toutes deux lisant des vers, Mme de Thianges et Mme de Lafayette, puis, ayant à ses côtés Racine et La Fontaine, Boileau qui, d'une fourche bien maniée, écartait de mauvais poètes.

Mme de Montespan, favorite de Louis XIV reçut de belles étrennes en 1679: une coupe d'or, deux gobelets d'or... Rue des Archives/©Rue des Archives/RDA

Quelques années plus tard, en 1679, on était unanime, à la cour, pour considérer comme fort avantageux de plaire à Mme de Montespan. La favorite fut, au jour de l'an, bien traitée. C'était à qui trouverait de plus jolies étrennes à lui offrir. Monsieur lui donna une coupe d'or ciselée sur laquelle courait une guirlande de diamants et d'émeraudes, plus deux gobelets d'or, dont les couvercles étaient ornés pareillement. Le tout ne valait pas moins de dix mille écus. Les dames de la cour firent assaut d'invention et de générosité; la reine elle-même offrit son petit cadeau, sinon de très bon cœur, du moins sans visible grimace. Et la chère Mme de Montespan reçut tout cela bien volontiers et, il faut croire, un peu comme chose due, car elle ne fit pas en retour un seul cadeau, si ce n'est, à la princesse d'Harcourt, une haire, une discipline et des Heures, oui, enrichies de diamants. Mme de Maintenon elle-même y était allée de ses étrennes: un livre; - un cadeau tout de même, et à la Montespan!...Que faire?...

Il serait facile de multiplier ces exemples. On en trouverait sans peine en tous pays. Car la coutume des étrennes est générale et vivace extrêmement.

Elle a bien des inconvénients; mais elle est gracieuse, en somme. Il y en a d'aussi ennuyeuses et qui n'ont pas le même agrément. L'idée est aimable, d'inaugurer l'année par un geste de courtoisie, par un échange de bons procédés.

Et puis, les grognons peuvent toujours considérer qu'on donne des étrennes le premier janvier comme on a un «jour» pour recevoir: c'est afin de limiter le désastre et pour être, le reste du temps, tranquille. Et encore il est loisible d'appliquer aux étrennes ce qu'on a dit des visites ou à peu près: elles font plaisir,

Cette coutume, qui remonte si loin dans le passé, a-t-elle des chances de durer dans l'avenir très longtemps? Il est difficile de le décider catégoriquement.

Sinon quand elles arrivent, du moins quand elles s'en vont. Semblablement, les étrennes font plaisir, en général, à quelqu'un. Tous les inconvénients d'ici-bas n'ont pas leur bon côté!

Cette coutume, qui remonte si loin dans le passé, a-t-elle des chances de durer dans l'avenir très longtemps? Il est difficile de le décider catégoriquement; cependant, je crois que oui...

Sans doute les théoriciens socialistes prohibent- cet usage réactionnaire et, pour le peuple souverain, très humiliant. Les étrennes, comme les pourboires, ont contre elles des philosophes d'extrême gauche. Ceux-ci protestent au nom de ce qu'ils appellent, en leur langage, la dignité humaine. Leur propagande qui, cette fois, aurait l'appui bienveillant de bien des patrons ne réussit guère; elle n'a pas donné, jusqu'à présent, le plus petit résultat et, ces jours-ci, de bons esprits, économes en outre, le regretteront avec une judicieuse .Mais non, les socialistes, ici comme ailleurs, n'aboutiront pas.

Le christianisme, nous l'avons vu, prétendit supprimer les étrennes; et ce fut en vain.

Beaucoup plus tard, en 1793, les révolutionnaires voulurent reprendre cette idée. Les étrennes furent officiellement supprimées. Elles ne le furent qu'officiellement. C'est peu. Elles ont la vie dure.

Le christianisme aura subi encore bien des tribulations, et ces principes de la Révolution française que l'on appelle les grands principes auront encore causé bien des déceptions, et les idéologues humanitaires ou autres auront encore dit bien des bêtises, avant que les étrennes aient perdu la moindre chose de leur prestige- hélas!

Par Rémi